Her Majesty The Queen *Appellant*

v.

**Andrew Simpson and
Kizzy-Ann Farrell** *Respondents*

and

City of Montréal *Intervener*

INDEXED AS: R. v. SIMPSON

2015 SCC 40

File No.: 35971.

2015: February 12; 2015: July 30.

Present: Rothstein, Cromwell, Moldaver, Karakatsanis,
Wagner, Gascon and Côté JJ.

ON APPEAL FROM THE COURT OF APPEAL FOR
QUEBEC

Criminal law — Defences — Colour of right — Evidence — Co-accused occupying commercial space unlawfully — Trial judge entered acquittals for various breaking and entering, assault, and drug offences — Trial judge referred to evidence that, in her view, supported existence of colour of right to occupy space — Whether trial judge erred in finding air of reality to colour of right defence — If so, whether trial judge’s error in assessing this issue had material bearing on verdicts.

S and F, after having been lawfully evicted from their upstairs apartment, took up residence in the vacant commercial space on the ground floor of the same building in contravention of municipal bylaws. On February 1, 2011, the Chief Municipal Inspector, joined by three police officers as a safety measure, decided to inspect the premises. During the municipal building inspection, S and F attacked the police. They were both arrested for assault. Police searched S incident to his arrest and discovered methamphetamine and ecstasy pills. S and F were charged with breaking and entering and assaulting a police officer. In addition, S was charged with one count

Sa Majesté la Reine *Appelante*

c.

**Andrew Simpson et
Kizzy-Ann Farrell** *Intimés*

et

Ville de Montréal *Intervenante*

RÉPERTORIÉ : R. c. SIMPSON

2015 CSC 40

N° du greffe : 35971.

2015 : 12 février; 2015 : 30 juillet.

Présents : Les juges Rothstein, Cromwell, Moldaver,
Karakatsanis, Wagner, Gascon et Côté.

EN APPEL DE LA COUR D’APPEL DU QUÉBEC

Droit criminel — Moyens de défense — Apparence de droit — Preuve — Occupation illégale d’un espace commercial par les coaccusés — Acquittements prononcés par la juge du procès pour diverses infractions d’introduction par effraction et de voies de fait et quant à d’autres infractions relatives aux drogues — Mention par la juge du procès d’éléments de preuve qui, selon elle, étayaient l’existence d’une apparence du droit d’occuper les lieux — La juge du procès a-t-elle commis une erreur en concluant à la vraisemblance de la défense d’apparence de droit? — Si oui, l’erreur de la juge du procès a-t-elle eu une incidence significative sur les verdicts?

Après avoir été légalement évincés de leur appartement situé à l’étage d’un édifice, S et F ont élu domicile dans l’espace commercial vacant du rez-de-chaussée du même édifice en contravention de règlements municipaux. Le 1^{er} février 2011, le chef inspecteur de l’arrondissement, accompagné de trois policiers par mesure de sécurité, a décidé d’inspecter les lieux. Durant cette inspection, S et F ont attaqué deux des policiers. Ils ont tous les deux été mis en état d’arrestation pour voies de fait. Un policier a fouillé S accessoirement à son arrestation et découvert sur lui des comprimés de méthamphétamine et d’ecstasy. S et F ont été accusés d’introduction par effraction et de voies

of assault with a weapon and two counts of drug possession. On February 18, inspectors realized that S and F were again occupying the ground floor, despite an order prohibiting its use. S and F were arrested a second time, and again charged with breaking and entering. The trial judge acquitted S and F of all charges. She held that S and F's s. 8 *Charter* rights were violated and excluded all evidence of what occurred inside the commercial space. The trial judge also found that there was an air of reality to S and F's asserted colour of right defence, and that the Crown had failed to disprove it beyond a reasonable doubt. A majority of the Court of Appeal upheld the acquittals.

Held: The appeal should be allowed, the acquittals set aside, and a new trial ordered on all charges.

The term “colour of right” denotes an honest belief in a state of facts which, if true, would at law justify or excuse the act done. An accused bears the onus of showing that there is an “air of reality” to the asserted defence — i.e., whether there is some evidence upon which a trier of fact, properly instructed and acting reasonably, could be left in a state of reasonable doubt about colour of right.

Here, the trial judge's finding that there was an air of reality to the colour of right defence in relation to the February 1 breaking and entering charges was tainted by her improper reliance on certain evidence that did not, in fact, support the existence of a colour of right. In particular, the trial judge erred in relying on the landlord's acknowledgment on cross-examination that it is possible that his father, who once had control of the building, had a verbal agreement with S and F for the use of the commercial space, and had given them the keys to the space. A proposition put to a witness during cross-examination does not constitute evidence of the proposition, unless the witness adopts it as true. The landlord's inability to reject the suggestions put to him does not shed any light on whether those suggestions are true or not. His testimony cannot be used in assessing whether the asserted colour of right defence passes the air of reality threshold. The trial judge's error in factoring this evidence into the air of reality assessment might reasonably be thought to have had a material bearing on the overall colour of right

de fait contre un agent de la paix. S a aussi été accusé d'un chef d'agression armée et de deux chefs de possession de drogue. Le 18 février, des inspecteurs ont réalisé que S et F occupaient de nouveau le rez-de-chaussée, en dépit d'une ordonnance qui en interdisait l'utilisation. S et F ont été arrêtés une seconde fois et à nouveau accusés d'introduction par effraction. La juge du procès a acquitté S et F quant à tous les chefs d'accusation. Elle a conclu que les droits de S et F protégés par l'art. 8 de la *Charte* avaient été violés et a exclu tous les éléments de preuve concernant ce qui s'est produit à l'intérieur de l'espace commercial. La juge du procès a aussi conclu à la vraisemblance de la défense d'apparence de droit invoquée par S et F et jugé que le ministère public ne l'avait pas réfutée hors de tout doute raisonnable. Les juges majoritaires de la Cour d'appel ont confirmé les acquittements.

Arrêt : L'appel est accueilli, les acquittements sont annulés et la tenue d'un nouveau procès est ordonnée quant à tous les chefs d'accusation.

Le terme « apparence de droit » désigne une croyance honnête quant à un état de fait qui, s'il avait existé, aurait en droit justifié ou excusé le geste posé. Un accusé a le fardeau de démontrer la « vraisemblance » de ce moyen de défense invoqué — c.-à-d. de démontrer qu'il existe certains éléments de preuve susceptibles de soulever un doute raisonnable quant à l'apparence de droit dans l'esprit d'un juge des faits qui a reçu des directives appropriées et qui agit raisonnablement.

En l'espèce, la conclusion de la juge du procès quant à la vraisemblance de la défense d'apparence de droit relativement aux chefs d'accusation d'introduction par effraction relatifs aux événements qui se seraient déroulés le 1^{er} février a été viciée du fait qu'elle s'est fondée, à tort, sur certains éléments de preuve qui, en fait, ne soutenaient pas la vraisemblance. Plus particulièrement, la juge du procès a commis une erreur en se fondant sur la reconnaissance par le propriétaire en contre-interrogatoire qu'il est possible que son père, qui avait déjà eu le contrôle de l'édifice, ait conclu un accord verbal avec S et F pour qu'ils utilisent l'espace commercial et leur ait remis les clés pour qu'ils y accèdent. Une affirmation faite à un témoin durant son contre-interrogatoire ne constitue pas une preuve de l'affirmation, à moins que le témoin ne la tienne pour véridique. L'incapacité du propriétaire de nier les suggestions qui lui étaient faites ne nous éclaire en rien quant à la véracité ou non de ces suggestions. Son témoignage ne peut être utilisé pour évaluer si la défense d'apparence de droit alléguée franchit le seuil de la vraisemblance.

issue, and thus on the resulting acquittals in respect of the February 1 breaking and entering charges.

With respect to F's charge of assaulting a police officer, the trial judge acquitted her on the basis of self-defence. The acquittal turns on the trial judge's finding that F honestly believed it was unlawful for the police officers to restrain S and place him under arrest for having attacked them inside the commercial space. Implicit in this finding is an additional one: that F honestly believed that she and S had a right to occupy the commercial space and, by extension, a right to repel the police. Absent a colour of right defence, there could be no basis for S and F's purported belief that they had a right to repel the police. The trial judge's error on colour of right tainted her finding that F acted in self-defence, and might reasonably be thought to have had a material bearing on F's acquittal on the assault charge.

The trial judge's error on the colour of right issue also tainted the acquittals on S's assault and drug possession charges. The basis for these acquittals was the trial judge's finding that S and F's s. 8 rights were violated, and the resulting exclusion of evidence. Section 8 of the *Charter* only confers protection against unreasonable searches and seizures to the extent that an individual establishes a reasonable expectation of privacy, on a balance of probabilities. On the facts of this case, the trial judge's error on the colour of right issue brings into doubt whether there was a subjective expectation of privacy, much less a reasonable one. To the extent that s. 8 of the *Charter* was not properly engaged, the trial judge was not in a position to exclude any evidence. Accordingly, the trial judge's error might reasonably be thought to have had a material bearing on S's acquittals for the assault and drug possession charges.

On pourrait raisonnablement penser que cette erreur de la juge du procès dans son évaluation de la vraisemblance a eu une incidence significative sur l'ensemble de la question de l'apparence de droit, et donc sur les acquittements qui en ont résulté en ce qui a trait aux chefs d'accusation d'introduction par effraction relatifs aux événements qui se seraient déroulés le 1^{er} février.

Quant au chef d'accusation de voies de fait contre un agent de la paix portée contre F, la juge du procès a acquitté cette dernière jugeant qu'elle avait agi en légitime défense. L'acquittement était tributaire de la conclusion de la juge du procès selon laquelle F croyait sincèrement qu'il était illégal que les policiers maîtrisent S et le mettent en état d'arrestation pour les avoir attaqués dans l'espace commercial. Une telle conclusion impliquait en outre que F croyait sincèrement qu'elle et S avaient le droit d'occuper l'espace commercial et, par voie de conséquence, le droit de repousser les policiers. Sans apparence de droit, la croyance présumée de S et F voulant qu'ils aient eu le droit de repousser les policiers n'avait aucun fondement. L'erreur de la juge du procès quant à l'apparence de droit a teinté sa conclusion selon laquelle F a agi en légitime défense et on peut raisonnablement penser que cette erreur a eu une incidence significative sur l'acquittement de cette dernière quant au chef de voies de fait.

L'erreur commise par la juge du procès quant à la question de l'apparence de droit a également eu une incidence sur les acquittements de S quant aux accusations de voies de fait et de possession de drogue. Ces acquittements étaient fondés sur la conclusion de la juge du procès selon laquelle les droits de S et F protégés par l'art. 8 avaient été violés et sur l'exclusion d'éléments de preuve qui en a découlé. L'article 8 de la *Charte* ne confère une protection contre les fouilles, les perquisitions et les saisies abusives que dans la mesure où un individu fait la preuve selon la prépondérance des probabilités d'une attente raisonnable en matière de respect de sa vie privée. Compte tenu des faits de la présente affaire, l'erreur de la juge du procès quant à la question de l'apparence de droit sème un doute relativement à l'existence d'une attente subjective de respect de la vie privée, et encore plus quant à l'existence d'une attente raisonnable. Dans la mesure où l'application de l'art. 8 de la *Charte* n'a pas été régulièrement enclenchée, la juge du procès n'était pas autorisée à exclure quelque élément de preuve que ce soit. Ainsi, on peut raisonnablement penser que l'erreur de la juge du procès a eu une incidence significative sur sa décision d'acquitter S quant aux chefs d'accusation relatifs aux voies de fait et à la possession de drogue.

Neither the trial judge nor the Court of Appeal distinguished between the first and second set of breaking and entering charges. The February 18 breaking and entering charges should have been analyzed separately from those of February 1. In light of the undisputed evidence, it is difficult to conceive that S and F had an honest belief in their right to occupy the commercial space on February 18. However, because the Crown did not request an alternate remedy, the February 18 breaking and entering charges should be sent back for a new trial along with the remaining charges.

Cases Cited

Referred to: *R. v. DeMarco* (1973), 13 C.C.C. (2d) 369; *R. v. Adgey*, [1975] 2 S.C.R. 426; *R. v. Charters*, 2007 NBCA 66, 319 N.B.R. (2d) 179; *R. v. Cinous*, 2002 SCC 29, [2002] 2 S.C.R. 3; *R. v. Skedden*, 2013 ONCA 49; *R. v. Zebedee* (2006), 81 O.R. (3d) 583; *R. v. M.B.M.*, 2002 MBCA 154, 170 Man. R. (2d) 131; *R. v. Rojas*, 2008 SCC 56, [2008] 3 S.C.R. 111; *R. v. Graveline*, 2006 SCC 16, [2006] 1 S.C.R. 609; *Hunter v. Southam Inc.*, [1984] 2 S.C.R. 145; *R. v. Edwards*, [1996] 1 S.C.R. 128; *R. v. Tessling*, 2004 SCC 67, [2004] 3 S.C.R. 432; *R. v. Lauda*, [1998] 2 S.C.R. 683; *R. v. Belnavis*, [1997] 3 S.C.R. 341.

Statutes and Regulations Cited

Canadian Charter of Rights and Freedoms, ss. 7, 8, 24.
Controlled Drugs and Substances Act, S.C. 1996, c. 19.
Criminal Code, R.S.C. 1985, c. C-46, ss. 267(a), 270(1)(a), 322, 348(1)(b), (e), 677, 693(1)(a).

APPEAL from a judgment of the Quebec Court of Appeal (Duval Hesler C.J. and Thibault and Dalfond J.J.A.), 2014 QCCA 1143, [2014] AZ-51079184, [2014] Q.J. No. 5425 (QL), 2014 CarswellQue 5384 (WL Can.), affirming the acquittals of the respondents. Appeal allowed.

Dennis Galiatsatos and Christian Jarry, for the appellant.

Andrew Simpson, on his own behalf.

Kizzy-Ann Farrell, on her own behalf.

Ni la juge du procès ni la Cour d'appel n'ont fait de distinction entre la première et la seconde série d'accusations d'introduction par effraction. Il aurait fallu analyser séparément les chefs d'accusation d'introduction par effraction relatifs aux événements qui se seraient déroulés le 18 février de ceux relatifs aux événements qui se seraient déroulés le 1^{er} du même mois. Selon la preuve non contredite, il est difficile de concevoir que S et F aient cru sincèrement qu'ils avaient le droit d'occuper l'espace commercial le 18 février. Cela dit, puisque le ministère public n'a pas demandé une autre mesure de réparation, il y a lieu de renvoyer les accusations d'introduction par effraction relatives aux événements qui se seraient déroulés le 18 février au tribunal de première instance pour qu'il en soit jugé dans le cadre d'un nouveau procès en même temps que des autres accusations.

Jurisprudence

Arrêts mentionnés : *R. c. DeMarco* (1973), 13 C.C.C. (2d) 369; *R. c. Adgey*, [1975] 2 R.C.S. 426; *R. c. Charters*, 2007 NBCA 66, 319 R.N.-B. (2^e) 179; *R. c. Cinous*, 2002 CSC 29, [2002] 2 R.C.S. 3; *R. c. Skedden*, 2013 ONCA 49; *R. c. Zebedee* (2006), 81 O.R. (3d) 583; *R. c. M.B.M.*, 2002 MBCA 154, 170 Man. R. (2d) 131; *R. c. Rojas*, 2008 CSC 56, [2008] 3 R.C.S. 111; *R. c. Graveline*, 2006 CSC 16, [2006] 1 R.C.S. 609; *Hunter c. Southam Inc.*, [1984] 2 R.C.S. 145; *R. c. Edwards*, [1996] 1 R.C.S. 128; *R. c. Tessling*, 2004 CSC 67, [2004] 3 R.C.S. 432; *R. c. Lauda*, [1998] 2 R.C.S. 683; *R. c. Belnavis*, [1997] 3 R.C.S. 341.

Lois et règlements cités

Charte canadienne des droits et libertés, art. 7, 8, 24.
Code criminel, L.R.C. 1985, c. C-46, art. 267(a), 270(1)(a), 322, 348(1)(b), (e), 677, 693(1)(a).
Loi réglementant certaines drogues et autres substances, L.C. 1996, c. 19.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel du Québec (la juge en chef Duval Hesler et les juges Thibault et Dalfond), 2014 QCCA 1143, [2014] AZ-51079184, [2014] Q.J. No. 5425 (QL), 2014 CarswellQue 5384 (WL Can.), qui a confirmé les acquittements des intimés. Pourvoi accueilli.

Dennis Galiatsatos et Christian Jarry, pour l'appelante.

Andrew Simpson, en personne.

Kizzy-Ann Farrell, en personne.

Walid Hijazi, as amicus curiae.

Éric Couture, for the intervener.

The judgment of the Court was delivered by

[1] MOLDAVER J. — This is an appeal as of right from a judgment of the Quebec Court of Appeal upholding the acquittals at trial of the respondents, Mr. Andrew Simpson and Ms. Kizzy-Ann Farrell, on various breaking and entering, assault, and drug offences. Like Thibault J.A., dissenting in the Court of Appeal, but for the more detailed reasons that follow, I would allow the appeal, set aside the acquittals, and order a new trial on all charges.

I. Facts

[2] The bulk of the charges in this case arise from a municipal building inspection carried out on February 1, 2011. The building, located in the borough of Lachine in Montréal, had two apartments upstairs and three vacant commercial units on the main floor. The owner, Marius Arcand, was elderly and in declining health. A mandate in case of incapacity was sanctioned in April 2010, giving his son, Jean-Marc Arcand, authority over the management of the property.

[3] Mr. Simpson and Ms. Farrell had a lease for an apartment on the second floor of the building. However, on November 10, 2010, an eviction order was granted against them for non-payment of rent. A month later, on December 6, Jean-Marc Arcand went to the building accompanied by a locksmith and found that the respondents had vacated the apartment. However, he believed that they had relocated to the commercial units on the ground floor.

[4] Suspecting that the respondents had taken up residence in the commercial space, Jean-Marc

Walid Hijazi, en qualité d'amicus curiae.

Éric Couture, pour l'intervenante.

Version française du jugement de la Cour rendu par

[1] LE JUGE MOLDAVER — Le présent pourvoi a été interjeté de plein droit contre un jugement de la Cour d'appel du Québec qui a confirmé les acquittements prononcés lors du procès des intimés, M. Andrew Simpson et M^{me} Kizzy-Ann Farrell, quant à diverses infractions d'introduction par effraction et de voies de fait, mais aussi quant à d'autres infractions relatives aux drogues. À l'instar de la juge Thibault, dissidente en Cour d'appel, mais pour les motifs plus détaillés qui suivent, je suis d'avis d'accueillir l'appel, d'annuler les acquittements et d'ordonner la tenue d'un nouveau procès quant à tous les chefs d'accusation.

I. Faits

[2] En l'espèce, la plupart des chefs d'accusation découlent de l'inspection d'un édifice menée par la ville le 1^{er} février 2011. Cet édifice, situé dans l'arrondissement de Lachine à Montréal, comprenait deux appartements à l'étage ainsi que trois unités commerciales vacantes au rez-de-chaussée. Le propriétaire, Marius Arcand, était âgé et sa santé déclinait. Un mandat en cas d'inaptitude avait été homologué en avril 2010, donnant à son fils, Jean-Marc Arcand, le pouvoir de gérer la propriété.

[3] M. Simpson et M^{me} Farrell ont été locataires d'un des appartements situés à l'étage de l'édifice. Le 10 novembre 2010, une ordonnance d'éviction a toutefois été prononcée contre eux pour non-paiement de loyer. Un mois plus tard, soit le 6 décembre, Jean-Marc Arcand s'est rendu sur les lieux accompagné d'un serrurier et il a constaté que les intimés avaient quitté l'appartement. Il avait cependant l'impression qu'ils s'étaient installés dans les unités commerciales situées au rez-de-chaussée.

[4] Comme il soupçonnait que les intimés avaient élu domicile dans l'espace commercial, Jean-Marc

Arcand contacted Pierre Dubois, the Chief Municipal Inspector for the borough of Lachine, to inform him of the situation. Inspector Dubois inquired about the ground floor units to determine whether they were equipped to serve as a residence. He concluded that, if the ground floor was being used as a residence, this would be in contravention of municipal bylaws. He therefore decided to inspect the premises with the permission and cooperation of Jean-Marc Arcand.

[5] The inspection took place during the day on February 1, 2011. Inspector Dubois and four junior inspectors were present. They were joined by three police officers, Sergeant Pierre Barbeau and Officers Andre Troke and Sandra Fournier. Inspector Dubois had requested the presence of the police as a safety measure, since he had previously encountered aggressive behaviour from the respondents.

[6] The doors on the ground floor of the building were locked and the windows were covered with dark sheets. Inspector Dubois knocked several times, but there was no response.

[7] A locksmith was called to open the rear door. Sergeant Barbeau and Officer Troke entered the building first to verify whether anyone was inside. They repeatedly shouted “police” so as to make their presence known.

[8] Inspector Dubois, Officer Fournier, and the junior inspectors remained outside. Shortly after Sergeant Barbeau and Officer Troke entered the building, Ms. Farrell exited through another door. She approached Inspector Dubois and instructed him to leave. The inspector stated that he had to inspect the premises and attempted to show her a copy of the relevant bylaw dealing with safety and sanitation standards for residences. Ms. Farrell refused to look at it and re-entered the building.

[9] Inside, Sergeant Barbeau and Officer Troke continued with their search of the commercial space.

Arcand a contacté Pierre Dubois, chef inspecteur de l’arrondissement de Lachine, pour l’informer de la situation. L’inspecteur Dubois s’est renseigné au sujet des unités du rez-de-chaussée afin de savoir si elles étaient équipées pour servir de résidence. Il a conclu que, si le rez-de-chaussée était utilisé comme résidence, la situation contrevenait aux règlements municipaux. Il a donc décidé d’inspecter les lieux avec la permission et la coopération de Jean-Marc Arcand.

[5] L’inspection s’est déroulée durant le jour, le 1^{er} février 2011. L’inspecteur Dubois ainsi que quatre inspecteurs plus novices étaient présents. Ils étaient accompagnés de trois policiers, le sergent Pierre Barbeau ainsi que les agents Andre Troke et Sandra Fournier. L’inspecteur Dubois avait sollicité la présence des policiers par mesure de sécurité, parce qu’il avait déjà dû faire face à une attitude agressive de la part des intimés.

[6] Les portes du rez-de-chaussée de l’édifice étaient verrouillées et les fenêtres recouvertes de tissu opaque. L’inspecteur Dubois a frappé à plusieurs reprises, sans obtenir de réponse.

[7] Un serrurier a été appelé pour déverrouiller la porte arrière. Le sergent Barbeau et l’agent Troke sont entrés les premiers dans l’édifice pour vérifier si quelqu’un s’y trouvait. Ils ont crié à plusieurs reprises « police » pour signaler leur présence.

[8] L’inspecteur Dubois, l’agente Fournier et les inspecteurs novices sont restés à l’extérieur. Peu après que le sergent Barbeau et l’agent Troke eurent pénétré dans l’édifice, M^{me} Farrell en est sortie par une porte différente de celle qu’ils avaient empruntée. Elle s’est approchée de l’inspecteur Dubois et lui a intimé de quitter les lieux. Celui-ci a affirmé qu’il devait inspecter l’édifice et a tenté de montrer à M^{me} Farrell une copie du règlement applicable relatif aux normes de sécurité et d’hygiène pour les résidences. M^{me} Farrell a toutefois refusé de regarder le document et est retournée dans l’édifice.

[9] À l’intérieur, le sergent Barbeau et l’agent Troke ont continué leur fouille de l’espace commercial.

After climbing up a set of stairs, Sergeant Barbeau pushed open a door and observed a shadow moving in front of him, which turned out to be Mr. Simpson. Mr. Simpson yelled at the officers, telling them that they had no business being there and to “get out”: A.R., vol. V, at p. 24. Sergeant Barbeau shouted back at Mr. Simpson and instructed him to “get down on the ground”: *ibid.*

[10] Within seconds, Mr. Simpson started banging on the wall of the staircase with an object. The object — what appeared to be a wooden two-by-four — broke through the wall and came within an inch of Sergeant Barbeau’s face. In response, Officer Troke shot pepper spray in Mr. Simpson’s direction.

[11] The officers then saw a nearby door open, from which Mr. Simpson exited the building. Officer Troke ran after him, and tackled him to the ground. As Mr. Simpson was resisting arrest, Sergeant Barbeau came to Officer Troke’s aid and the two officers tried to restrain him.

[12] At that point, Ms. Farrell jumped on to Sergeant Barbeau’s back and hit him on the head. He pushed her away and ordered her to back off. Ms. Farrell did not comply and charged toward him again. Sergeant Barbeau responded by giving her a blow to the neck, bringing her to the ground, and handcuffing her.

[13] The respondents were both arrested for assault. Officer Troke searched Mr. Simpson incident to his arrest and discovered 14 methamphetamine and ecstasy pills.

[14] Charges were laid against Mr. Simpson and Ms. Farrell as a result of the events of February 1. They consisted of one count each of breaking and entering and committing mischief contrary to s. 348(1)(b) and (e) of the *Criminal Code*, R.S.C. 1985, c. C-46 (“Code”), and one count each of assaulting a police officer contrary to s. 270(1)(a) of

Après avoir monté les escaliers, le sergent Barbeau a ouvert une porte et vu une ombre bouger devant lui. Il s’est avéré qu’il s’agissait de celle de M. Simpson. Ce dernier, s’adressant aux policiers, a crié qu’ils n’avaient rien à faire là et il leur a dit [TRADUCTION] « sortez » : d.a., vol. V, p. 24. Le sergent Barbeau a répondu en criant lui aussi et a ordonné à M. Simpson de se mettre « à terre » : *ibid.*

[10] Dans les secondes qui ont suivies, M. Simpson a commencé à donner des coups sur le mur de la cage d’escalier avec un objet — semblant être une planche de « deux par quatre » — qui a traversé le mur et est passé à moins d’un pouce du visage du sergent Barbeau. L’agent Troke a réagi en aspergeant du gaz poivré en direction de M. Simpson.

[11] Les policiers ont alors vu une porte ouverte à proximité qu’a empruntée M. Simpson pour sortir de l’édifice. L’agent Troke a couru pour rattraper ce dernier, avant de le clouer au sol. Puisque M. Simpson résistait à son arrestation, le sergent Barbeau a prêté main-forte à l’agent Troke et les deux policiers ont tenté de le maîtriser.

[12] C’est alors que M^{me} Farrell a sauté sur le dos du sergent Barbeau et l’a frappé à la tête. Ce dernier l’a repoussée et lui a intimé de reculer. M^{me} Farrell n’a pas obtempéré et a de nouveau foncé sur le policier qui a réagi en la frappant au cou, et en la faisant tomber sur le sol. Ensuite, il l’a menottée.

[13] Les intimés ont tous les deux été mis en état d’arrestation pour voies de fait. L’agent Troke a fouillé M. Simpson accessoirement à son arrestation et découvert sur lui 14 comprimés de méthamphétamine et d’ecstasy.

[14] Par suite des événements du 1^{er} février 2011, des accusations ont été portées tant contre M. Simpson que contre M^{me} Farrell, soit un chef chacun d’introduction par effraction et d’avoir commis un méfait — infraction décrite aux al. 348(1)(b) et (e) du *Code criminel*, L.R.C. 1985, c. C-46 (« Code ») — et un chef chacun de voies de fait contre un agent

the *Code*. In addition, Mr. Simpson was charged with one count of assault with a weapon contrary to s. 267(a) of the *Code* and two counts of drug possession under the *Controlled Drugs and Substances Act*, S.C. 1996, c. 19.

[15] On February 9, 2011, Inspector Dubois issued an order prohibiting the use of the ground floor of the building because it was dangerous and unsanitary. Non-occupation notices were plastered on every door, clearly indicating the prohibition.

[16] On February 18, inspectors realized that the notices had been removed from the building and that the respondents were again occupying the ground floor. They informed Inspector Dubois, who immediately contacted the police. The respondents were arrested a second time. On this occasion, they were charged with one count each of breaking and entering and committing mischief contrary to s. 348(1)(b) and (e) of the *Code*.

II. Judgments Below

A. *Court of Quebec (Ouimet J.; Oral Reasons for Judgment)*

[17] The respondents dismissed their lawyers after the first day of trial and were self-represented thereafter. Crown counsel called evidence and the respondents chose not to testify. However, they brought various motions alleging abuses by the City, the police, the prosecution, and their former landlord, which the trial judge interpreted as motions under ss. 7, 8, and 24 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms*.

[18] The trial judge gave oral reasons for judgment. After laying out the relevant facts, she addressed the s. 8 *Charter* motion in relation to the events of February 1. She concluded that the police officers' forced entry into the commercial space

de la paix, infraction décrite à l'al. 270(1)a) du *Code*. En outre, M. Simpson a été accusé d'un chef d'agression armée — infraction décrite à l'al. 267a) du *Code* — et de deux chefs de possession de drogue en application de la *Loi réglementant certaines drogues et autres substances*, L.C. 1996, c. 19.

[15] Le 9 février 2011, l'inspecteur Dubois a rendu une ordonnance interdisant l'utilisation du rez-de-chaussée de l'édifice parce qu'il était dangereux et insalubre. Des avis de non-utilisation ont été placardés sur chaque porte, indiquant de ce fait clairement l'interdiction.

[16] Le 18 février, les inspecteurs ont réalisé que les avis avaient été retirés de l'édifice et que les intimés occupaient de nouveau le rez-de-chaussée. Ils ont informé l'inspecteur Dubois de la situation et ce dernier a immédiatement communiqué avec la police. Les intimés ont été arrêtés une seconde fois puis, à cette occasion, ont été accusés chacun d'un chef d'introduction par effraction et de méfait — infraction visée par les al. 348(1)b) et e) du *Code*.

II. Jugements des instances inférieures

A. *Cour du Québec (la juge Ouimet; motifs de jugement prononcés à l'audience)*

[17] Les intimés ont révoqué le mandat de leurs avocats après le premier jour de procès et ils n'ont plus été représentés par la suite. L'avocat du ministère public a présenté des éléments de preuve; les intimés ont choisi pour leur part de ne pas témoigner. Ils ont toutefois présenté diverses requêtes alléguant que la ville, les policiers, la poursuite et leur ancien propriétaire avaient agi de manière abusive, des requêtes que la juge du procès a estimé être du type de celles présentées en application des art. 7, 8 et 24 de la *Charte canadienne des droits et libertés*.

[18] La juge du procès a prononcé les motifs de son jugement à l'audience. Après avoir exposé les faits pertinents, elle a traité de la requête présentée en application de l'art. 8 de la *Charte* relativement aux événements survenus le 1^{er} février. Elle a

constituted a violation of the respondents' right to be free from unreasonable search or seizure.

[19] Applying s. 24(2) of the *Charter*, the trial judge held that this "is certainly a case for me to exclude the evidence that was obtained following the violation": A.R., vol. I, at p. 14. Specifically, she excluded "all that was seen by the police officers after their entering the place", including the fact that Mr. Simpson had attacked Sergeant Barbeau: *ibid.* She further excluded the drugs that were found on Mr. Simpson after he was arrested. Accordingly, she acquitted him on the drug possession counts as well as the charges of assault with a weapon and assault of a police officer.

[20] On Ms. Farrell's charge of assaulting a police officer, the trial judge found that Ms. Farrell had reacted to protect Mr. Simpson from being unlawfully assaulted by the police. This was sufficient, in her view, to raise a reasonable doubt that Ms. Farrell was acting in lawful self-defence when she hit Sergeant Barbeau. Accordingly, she acquitted Ms. Farrell on this charge.

[21] With respect to the breaking and entering counts, the trial judge's analysis is, at best, unclear. For one thing, she did not distinguish between the breaking and entering charges stemming from the February 1 arrest and those stemming from the subsequent arrest on February 18. Rather, she appears to have assumed that the same analysis was applicable to both dates, even though the circumstances surrounding the February 1 and February 18 offences were markedly different.

[22] The trial judge's analysis is also remarkably short. She simply identified two pieces of evidence, which I will address in due course, suggesting that the respondents "reasonably thought" that they had a right to be in the commercial space: A.R., vol. I,

conclu que l'entrée par la force des policiers dans l'espace commercial avait constitué une violation du droit des intimés d'être à l'abri des fouilles, des perquisitions ou des saisies abusives.

[19] Appliquant ensuite le par. 24(2) de la *Charte*, la juge du procès a conclu qu'il [TRADUCTION] « s'agit assurément d'un cas où je dois écarter les éléments de preuve qui ont été obtenus par suite de l'atteinte aux droits des intimés » : d.a., vol. I, p. 14. Plus précisément, elle a écarté « tout ce qui a été vu par les policiers après qu'ils soient entrés sur les lieux », y compris le fait que M. Simpson avait attaqué le sergent Barbeau : *ibid.* Elle a en outre écarté la drogue qui a été trouvée sur M. Simpson après son arrestation. Elle a donc acquitté ce dernier quant aux chefs de possession de drogue de même que quant à ceux de voies de fait armées et de voies de fait contre un agent de la paix.

[20] Quant au chef de voies de fait contre un agent de la paix porté contre M^{me} Farrell, la juge du procès a conclu que cette dernière avait réagi pour protéger M. Simpson d'avoir été illégalement agressé par les policiers. Cela suffisait, selon elle, pour soulever un doute raisonnable quant à savoir si M^{me} Farrell avait agi en légitime défense lorsqu'elle a frappé le sergent Barbeau. En conséquence, elle a acquitté M^{me} Farrell quant à ce chef d'accusation.

[21] Au sujet des chefs d'introduction par effraction, l'analyse de la juge du procès est, au mieux, obscure. Tout d'abord, elle n'a pas fait de distinction entre les chefs d'introduction par effraction découlant de l'arrestation menée le 1^{er} février et ceux découlant de l'arrestation subséquente menée le 18 février. Elle semble plutôt avoir tenu pour acquis que la même analyse était applicable aux deux événements, même si les circonstances entourant les infractions présumément commises à ces deux dates étaient très différentes.

[22] La juge du procès a par ailleurs procédé à une analyse remarquablement courte. Elle a tout simplement relevé deux éléments de preuve, dont je parlerai en temps et lieu, qui suggèrent que les intimés [TRADUCTION] « croyaient raisonnablement »

at p. 18. Given that they had at least “an appearance of right”, she acquitted them on the breaking and entering charges for both February 1 and February 18.

B. *Quebec Court of Appeal (Duval Hesler C.J. and Dalphond J.A.; Thibault J.A., Dissenting)*

[23] The Court of Appeal’s reasons are exceedingly brief. They are set out in full below:

It was the Crown’s burden to establish beyond a reasonable doubt that the Respondents had no colour of right to occupy the premises. The trial judge concluded that it had failed to do so. In the opinion of the majority, the Appellant fails to demonstrate any reviewable error in the verdicts of acquittal on all charges and the appeal must be dismissed.

For her part, Justice Thibault, in dissent, would have allowed the appeal and ordered a new trial, on the basis that the absence of a right of occupation had been demonstrated beyond a reasonable doubt and that the inspector’s visit accompanied by policemen was legal ([*Chobotar*] c. *Ville de Laval*, [2004] J.Q. 149).

(2014 QCCA 1143, at paras. 1-2 (CanLII))

III. Issues on Appeal

[24] This appeal comes to us as of right as a result of the dissent of Thibault J.A. The respondents appeared in person. Mr. Walid Hijazi was appointed *amicus curiae* to assist the Court, and we are grateful to him for his assistance.

[25] In considering and addressing the issues in this appeal, unfortunately this Court does not have the benefit of more fulsome reasons from either the majority or the dissent in the Court of Appeal. More complete reasons would, of course, have been useful, particularly here, where the matter comes to us as of right. Section 677 of the *Code* provides that, where an appellate judge dissents from the

avoir le droit de se trouver dans l’espace commercial : d.a., vol. I, p. 18. Puisqu’ils avaient à tout le moins « une apparence de droit », elle les a acquittés quant aux chefs d’introduction par effraction relatifs aux événements qui se seraient déroulés tant le 1^{er} février que le 18 du même mois.

B. *Cour d’appel du Québec (la juge en chef Duval Hesler et le juge Dalphond; la juge Thibault, dissidente)*

[23] Les motifs de la Cour d’appel sont extrêmement courts. En voici le libellé complet :

[TRADUCTION] Il incombait au ministère public d’établir hors de tout doute raisonnable que les intimés n’avaient pas l’apparence du droit d’occuper les lieux. La juge du procès a conclu qu’il avait failli à la tâche. Selon les juges majoritaires, l’appelante n’a pas fait la preuve de l’existence d’une erreur susceptible de révision en ce qui a trait aux verdicts d’acquiescement quant à tous les chefs d’accusation et l’appel doit être rejeté.

Pour sa part, la juge Thibault, dissidente, est d’avis d’accueillir l’appel et d’ordonner la tenue d’un nouveau procès puisque, selon elle, l’absence d’un droit d’occuper les lieux avait été démontrée hors de tout doute raisonnable et que la visite de l’inspecteur en compagnie des policiers était légale ([*Chobotar*] c. *Ville de Laval*, [2004] J.Q. 149).

(2014 QCCA 1143, par. 1-2 (CanLII))

III. Questions en litige

[24] Le présent appel a été interjeté de plein droit vu la dissidence de la juge Thibault. Les intimés ont comparu en personne. M^e Walid Hijazi a été nommé *amicus curiae* pour aider la Cour et nous lui sommes reconnaissants d’avoir assumé ce rôle.

[25] Pour examiner les questions en litige dans le présent appel et pour en traiter, la Cour ne dispose malheureusement pas de motifs de jugement plus détaillés ni de la part des juges majoritaires ni de celle de la juge dissidente en Cour d’appel. Manifestement, des motifs plus complets auraient été utiles, particulièrement dans un cas comme celui de la présente espèce où le litige est présenté à la

judgment of the court, he or she “shall specify any grounds in law on which the dissent, in whole or in part, is based”. This Court is greatly assisted when the dissenting judge clearly and explicitly specifies these grounds in law and provides sufficient reasons explaining the basis of the dissent. Reasons explaining the position of the majority are equally helpful. In this case, the brevity of the judgment below has left us with the task of having to deduce the precise questions of law that are properly before us, as well as having to infer the reasons in support of the dissent.

[26] Pursuant to s. 693(1)(a) of the *Code*, the Crown’s right of appeal is limited to the questions of law on which Thibault J.A. dissented. Here, it would appear that she disagreed with the majority on two points. First, she concluded that “the absence of a right of occupation had been demonstrated beyond a reasonable doubt”. Second, she held that “the inspector’s visit accompanied by policemen was legal”. Accordingly, she would have allowed the appeal and ordered a new trial on all charges.

[27] While there may be some ambiguity as to the precise question of law that arises from Thibault J.A.’s first point, the Crown submits that she was referring to the colour of right defence — in particular, whether that defence had a sufficient evidential foundation in the record to pass the air of reality test. Neither the respondents nor the *amicus curiae* contested this framing of the issue. Having considered the matter, I am satisfied that the first question of law properly before this Court is whether there was an air of reality to the colour of right defence and whether the trial judge’s error or errors (if any) in assessing this issue had a material bearing on the verdicts such that a new trial should be ordered.

Cour de plein droit. L’article 677 du *Code* prévoit que le juge d’une cour d’appel qui exprime une opinion opposée au jugement du tribunal « énonce, le cas échéant, les motifs de toute dissidence fondée en tout ou en partie sur une question de droit ». Lorsqu’il précise clairement et explicitement ses motifs en droit et qu’il les motive suffisamment afin d’expliquer le fondement de sa dissidence, il aide énormément la Cour. Les motifs qui expliquent la position des juges majoritaires sont tout aussi utiles. En l’espèce, la brièveté du jugement d’instance inférieure nous a obligés à déduire les questions de droit précises qui nous ont été soumises régulièrement ainsi que les motifs sur lesquels était fondée la dissidence.

[26] Suivant l’al. 693(1)a) du *Code*, le droit d’interjeter appel conféré au ministère public se limite aux questions de droit quant auxquelles la juge Thibault a exprimé une dissidence. En l’espèce, il semblerait qu’elle n’était pas d’accord avec les juges majoritaires à deux égards. Tout d’abord, elle a conclu que [TRADUCTION] « l’absence d’un droit d’occuper les lieux avait été démontrée hors de tout doute raisonnable ». Ensuite, elle a affirmé que « la visite de l’inspecteur en compagnie des policiers était légale ». Elle aurait donc accueilli l’appel et ordonné la tenue d’un nouveau procès pour tous les chefs d’accusation.

[27] S’il est vrai qu’il peut exister une certaine ambiguïté quant à la question de droit précise que soulève le premier élément de la dissidence de la juge Thibault, le ministère public fait valoir qu’elle faisait référence à la défense d’apparence de droit — soit, plus particulièrement, à la question de savoir si ce moyen de défense avait un fondement probant suffisant pour satisfaire au test de la vraisemblance. Ni les intimés ni l’*amicus curiae* n’ont contesté cette interprétation de la question. Après avoir examiné la question, je suis convaincu que la première question dont la Cour est régulièrement saisie est celle de la vraisemblance de la défense d’apparence de droit et de savoir si l’erreur (ou les erreurs), le cas échéant, commise par la juge du procès dans son examen de cette question a eu une incidence significative telle sur les verdicts qu’elle justifie d’ordonner la tenue d’un nouveau procès.

[28] Justice Thibault's second point of disagreement relates to the lawfulness of the entry into the commercial space by the inspector and police officers. This is a question of law that is also properly before the Court. However, in view of my conclusion on the colour of right issue, I believe this matter is best left for the trial judge conducting the new trial, should the Crown choose to proceed again.

IV. Analysis

A. *Colour of Right Defence Relating to the February 1 Breaking and Entering Charges*

[29] The trial judge found that there was an air of reality to the respondents' colour of right defence, and that the Crown had failed to disprove it. Accordingly, she acquitted Mr. Simpson and Ms. Farrell on the breaking and entering charges stemming from the initial arrest on February 1. A majority of the Court of Appeal saw no basis for interfering with the trial judge's finding that the Crown had failed to disprove the colour of right defence. Thibault J.A. disagreed.

[30] As I will explain, the trial judge's finding that there was an air of reality to the colour of right defence is tainted by her improper reliance on certain evidence that did not, in fact, support the existence of a colour of right. In the absence of that evidence, it is uncertain whether she would have come to the same conclusion. It follows that I respectfully disagree with the majority of the Court of Appeal's conclusion that there was no reviewable error in the trial judge's colour of right analysis. While Thibault J.A. did not provide any detailed explanations, I agree with her implicit conclusion that the trial judge erred in her assessment as to whether there was an air of reality to the colour of

[28] Le second élément soulevé par la juge Thibault dans sa dissidence concerne la légalité de l'entrée dans l'espace commercial par l'inspecteur et les policiers. Il s'agit d'une question de droit dont la Cour est aussi régulièrement saisie. Cela dit, compte tenu de mes conclusions quant à la question relative à l'apparence de droit, j'estime qu'il est préférable que cette seconde question soit tranchée par le juge qui présidera le nouveau procès, si le ministère public choisissait de reprendre le processus.

IV. Analyse

A. *Défense d'apparence de droit quant aux chefs d'accusation d'introduction par effraction relatifs aux événements qui se seraient déroulés le 1^{er} février*

[29] La juge du procès a conclu à la vraisemblance de la défense d'apparence de droit invoquée par les intimés et jugé que le ministère public ne l'avait pas réfutée. Elle a donc acquitté M. Simpson et M^{me} Farrell quant aux chefs d'introduction par effraction découlant de la première arrestation survenue le 1^{er} février. Les juges majoritaires de la Cour d'appel ont estimé que rien ne justifiait d'interférer avec la conclusion de la juge du procès selon laquelle le ministère public avait échoué à réfuter la défense d'apparence de droit. La juge Thibault n'était pas de cet avis.

[30] Comme je vais l'expliquer, la conclusion de la juge du procès quant à la vraisemblance de la défense d'apparence de droit est viciée du fait que cette dernière s'est fondée, à tort, sur certains éléments de preuve qui, en fait, ne soutenaient pas la vraisemblance. En l'absence de ces éléments de preuve, il n'est pas certain que la juge du procès aurait conclu à l'existence d'une preuve pour étayer le moyen de défense. Il en découle que, soit dit en tout respect, je ne suis pas d'accord avec la conclusion des juges majoritaires de la Cour d'appel pour dire que l'analyse de la défense d'apparence de droit faite par la juge du procès n'était pas entachée d'une erreur susceptible de contrôle judiciaire. S'il est vrai que

right defence, and that this error tainted her findings with respect to all of the charges.

[31] The colour of right defence is most commonly invoked in relation to the offence of theft under s. 322 of the *Code*, which prohibits the taking of an object or its conversion “fraudulently and without colour of right”. In *R. v. DeMarco* (1973), 13 C.C.C. (2d) 369 (Ont. C.A.), at p. 372, Martin J.A. described the term “colour of right” in that section as follows:

The term “colour of right” generally, although not exclusively, refers to a situation where there is an assertion of a proprietary or possessory right to the thing which is the subject-matter of the alleged theft. One who is honestly asserting what he believes to be an honest claim cannot be said to act “without colour of right”, even though it may be unfounded in law or in fact The term “colour of right” is also used to denote an honest belief in a state of facts which, if it actually existed would at law justify or excuse the act done The term when used in the latter sense is merely a particular application of the doctrine of mistake of fact. [Citations omitted.]

The colour of right defence would also appear to apply to other property-related offences, including breaking and entering: *R. v. Adgey*, [1975] 2 S.C.R. 426, at pp. 432-33; *R. v. Charters*, 2007 NBCA 66, 319 N.B.R. (2d) 179, at para. 12.

[32] To put the defence of colour of right into play, an accused bears the onus of showing that there is an “air of reality” to the asserted defence — i.e., whether there is some evidence upon which a trier of fact, properly instructed and acting reasonably, could be left in a state of reasonable doubt about colour of right: *R. v. Cinous*, 2002 SCC 29, [2002] 2 S.C.R. 3, at paras. 49-53 and 83. Once this hurdle is met, the burden falls on the Crown to disprove the defence beyond a reasonable doubt. Applying these

la juge Thibault n’a pas donné d’explications détaillées, je suis d’accord avec sa conclusion implicite selon laquelle la juge du procès a commis une erreur lorsqu’elle a analysé la question de la vraisemblance de la défense d’apparence de droit et que cette erreur a entaché ses conclusions quant à tous les chefs d’accusation.

[31] La défense d’apparence de droit est le plus souvent invoquée quant à l’infraction de vol décrite à l’art. 322 du *Code* qui interdit de prendre un objet ou de le détourner « frauduleusement et sans apparence de droit ». Dans *R. c. DeMarco* (1973), 13 C.C.C. (2d) 369 (C.A. Ont.), p. 372, le juge Martin a décrit comme suit le terme « apparence de droit » qui figure dans cette disposition :

[TRADUCTION] Même s’il peut viser autre chose, le terme « apparence de droit », réfère habituellement à une situation où un droit de propriété ou de possession est revendiqué quant à l’objet du vol présumé. On ne peut prétendre de celui qui affirme en toute honnêteté une chose qu’il croit être une revendication légitime qu’il agit sans « apparence de droit », même si cela peut n’être fondé ni en droit ni en fait [. . .] Le terme « apparence de droit » sert aussi à désigner une croyance honnête quant à un état de fait qui, s’il avait effectivement existé, aurait en droit justifié ou excusé le geste posé [. . .] Lorsqu’il est utilisé dans ce dernier sens, le terme n’est que l’application de la doctrine de l’erreur de fait. [Références omises.]

La défense d’apparence de droit semble également s’appliquer à d’autres infractions relatives à des biens immobiliers, dont celle d’introduction par effraction : *R. c. Adgey*, [1975] 2 R.C.S. 426, p. 432-433; *R. c. Charters*, 2007 NBCA 66, 319 R.N.-B. (2^e) 179, par. 12.

[32] Pour qu’il puisse déclencher l’application de la défense d’apparence de droit, un accusé a le fardeau de démontrer la « vraisemblance » de ce moyen de défense invoqué — c.-à-d. de démontrer qu’il existe certains éléments de preuve susceptibles de soulever un doute raisonnable quant à l’apparence de droit dans l’esprit d’un juge des faits qui a reçu des directives appropriées et qui agit raisonnablement : *R. c. Cinous*, 2002 CSC 29, [2002] 2 R.C.S. 3, par. 49-53 et 83. Une fois cet obstacle

principles here, the respondents bore the burden of pointing to some evidence upon which a trier of fact could be left in a state of reasonable doubt about the respondents' asserted claim of a colour of right to occupy the commercial space.

[33] The respondents did not testify at trial. Therefore, the record does not contain any direct evidence of their subjective belief. That said, the trial judge referred to two pieces of evidence that, in her view, supported the existence of a colour of right. The first is Jean-Marc Arcand's acknowledgment on cross-examination that it is possible that his father, Marius, had a verbal agreement with the respondents for the use of the commercial space, and that it is possible that Marius had given them the keys to the space. The second piece of evidence is a small claims court application filed by the respondents on January 14, 2011, against Jean-Marc and Marius Arcand, alleging that they had been "lur[ed] into an agreement of business . . . under false pretenses": A.R., vol. XI, at p. 21. Although the precise nature of the allegations is difficult to discern, certain statements in the application imply that there might have been a lease agreement with the respondents for the commercial space.

[34] Before this Court, the *amicus curiae* put forward a third piece of evidence arising from Sergeant Barbeau's testimony, specifically, a mention in the sergeant's notes of the possible existence of a lease entered into by the respondents for the commercial premises. The trial judge did not consider this evidence on the issue of colour of right, nor does it seem she was asked to. Whatever the case, there is nothing to suggest that the respondents were aware of or relied on these notes as of February 1 or February 18, and, as evidence of the truth of their contents, they were classic hearsay and inadmissible for that purpose. As such, they do not assist the respondents.

franchi, il revient au ministère public de réfuter le moyen de défense hors de tout doute raisonnable. Si on applique ces principes à la présente espèce, les intimés avaient donc le fardeau de présenter des éléments de preuve qui pouvaient soulever un doute raisonnable dans l'esprit de la juge des faits quant à leur prétention selon laquelle ils avaient une apparence de droit d'occuper l'espace commercial.

[33] Les intimés n'ont pas témoigné lors du procès. Le dossier ne contient donc aucun élément de preuve directe faisant état de leur croyance subjective. Cela étant dit, la juge du procès a mentionné deux éléments de preuve qui, à son avis, étayaient l'existence d'une apparence de droit. La reconnaissance par Jean-Marc Arcand en contre-interrogatoire qu'il est possible que son père, Marius, ait conclu un accord verbal avec les intimés pour qu'ils utilisent l'espace commercial et qu'il leur ait donné les clés pour y accéder constitue le premier de ces deux éléments de preuve. Le deuxième est une demande à la Cour des petites créances déposée par les intimés le 14 janvier 2011 contre Jean-Marc et Marius Arcand dans laquelle ils ont allégué qu'ils avaient été [TRANSDUCTION] « incit[és] à conclure un accord commercial [. . .] sous de faux prétextes » : d.a., vol. XI, p. 21. Bien que la nature précise des allégations est difficile à cerner, certaines affirmations dans la demande sous-entendent qu'un bail a pu être conclu avec les intimés pour l'espace commercial.

[34] Devant la Cour, l'*amicus curiae* a présenté un troisième élément de preuve tiré du témoignage du sergent Barbeau soit, plus précisément, une mention dans les notes de ce dernier quant à l'existence possible d'un bail conclu par les intimés relativement aux espaces commerciaux. La juge du procès n'a pas tenu compte de cet élément de preuve dans le contexte de son examen de la question de l'apparence de droit; il ne semble pas non plus qu'il lui a été demandé de le faire. Quoi qu'il en soit, rien ne suggère que les intimés connaissaient l'existence de ces notes en date des 1^{er} et 18 février 2011 ou qu'ils se sont alors fondés sur elles. En outre, en tant que preuve de la véracité de leur contenu, ces notes constituaient un cas classique de oui-dire et elles étaient donc inadmissibles pour cette raison. Cet élément de preuve n'aide donc en rien la cause des intimés.

[35] I now turn to the two pieces of evidence upon which the trial judge relied in assessing the defence of colour of right.

(1) Jean-Marc Arcand's Testimony

[36] During cross-examination, on at least two occasions, the trial judge intervened and asked Jean-Marc Arcand whether it was “possible” that his father had entered into a verbal agreement with the respondents regarding the commercial space. The trial judge further inquired into whether it was “possible” that Marius Arcand had given the respondents keys to the space during the summer of 2010. Jean-Marc Arcand acknowledged that it was possible that an agreement was concluded by his father and that keys were handed over to the respondents. However, at no point in his testimony did he accept that these events had actually occurred. He was simply unable to reject the suggestions put to him, since Marius's interactions with Mr. Simpson and Ms. Farrell were not within his personal knowledge.

[37] The trial judge relied on Jean-Marc Arcand's answers as evidence of a colour of right. With respect, she erred in doing so. As the Crown rightly observes, a proposition put to a witness during cross-examination does not constitute evidence of the proposition, unless the witness adopts it as true: see *R. v. Skedden*, 2013 ONCA 49, at para. 12; *R. v. Zebedee* (2006), 81 O.R. (3d) 583 (C.A.), at para. 114; *R. v. M.B.M.*, 2002 MBCA 154, 170 Man. R. (2d) 131, at paras. 25-27. This rule applies even where the proposition was put to the witness by the trial judge.

[38] Jean-Marc Arcand's inability to reject the suggestions put to him does not shed any light on whether those suggestions are true or not. Without more, all that his answers convey is that he was not personally aware of the specific interactions, if any, that his father may have had with the respondents. To rely on his answers as evidence of something further — for example, that the respondents may have

[35] Je vais maintenant me pencher sur les deux éléments de preuve sur lesquels s'est fondée la juge du procès lors de son examen de la défense d'apparence de droit.

(1) Le témoignage de Jean-Marc Arcand

[36] Durant le contre-interrogatoire, à au moins deux occasions, la juge du procès est intervenue et a demandé à Jean-Marc Arcand s'il était « possible » que son père ait conclu un accord verbal avec les intimés relativement à l'espace commercial. La juge du procès a en outre demandé s'il était « possible » que Marius Arcand ait donné les clés des locaux en question aux intimés durant l'été 2010. Jean-Marc Arcand a reconnu qu'il était possible qu'un accord ait été conclu par son père et que les clés aient été remises aux intimés. Cependant, à aucun moment durant son témoignage, n'a-t-il admis que ces événements étaient bel et bien survenus. Il était tout simplement incapable de nier les suggestions qui lui étaient faites, puisqu'il n'était pas au courant des interactions entre son père et les intimés, M. Simpson et M^{me} Farrell.

[37] La juge du procès s'est fondée sur les réponses de Jean-Marc Arcand pour conclure à l'existence d'une preuve d'apparence de droit. Soit dit en tout respect, ce faisant, elle a commis une erreur. Comme le ministère public l'a fait remarquer à bon droit, une affirmation faite à un témoin durant son contre-interrogatoire ne constitue pas une preuve de celle-ci, à moins que le témoin ne la tienne pour véridique : voir *R. c. Skedden*, 2013 ONCA 49, par. 12; *R. c. Zebedee* (2006), 81 O.R. (3d) 583 (C.A.), par. 114; *R. c. M.B.M.*, 2002 MBCA 154, 170 Man. R. (2d) 131, par. 25-27. Cette règle s'applique même lorsque l'affirmation a été suggérée par le juge du procès.

[38] L'incapacité de Jean-Marc Arcand de nier les suggestions qui lui étaient faites ne nous éclaire en rien quant à la véracité ou non de ces suggestions. Prises isolément, ses réponses se limitent à faire savoir qu'il ne connaissait pas personnellement les interactions précises, le cas échéant, que pouvait avoir eues son père avec les intimés. La juge du procès n'était donc pas autorisée à se fonder sur ces

reached an agreement with Marius Arcand — was not open to the trial judge. As a result, Jean-Marc Arcand’s testimony cannot be used in assessing whether the asserted colour of right defence passes the air of reality threshold. With respect, the trial judge erred in law in concluding otherwise.

(2) Small Claims Court Application

[39] On January 14, 2011, the respondents filed an application in small claims court seeking damages from Jean-Marc and Marius Arcand in the amount of \$7,000 (“the application”). In the application, the respondents alleged, among other things, that the Arcands lured them into a business agreement on false pretences and that Jean-Marc “willfully and knowingly allowed . . . Marius, to continue to rent out residential and commercial spaces, in full knowledge that [he was] not in a mental position to handle such legal obligations”: A.R., vol. XI, at p. 17. The respondents also claimed that the Arcands failed “to render the property into proper functioning order as required by the law and according to health regulations” and “[t]o replace . . . goods and products” that sustained water damage: *ibid.* They sought compensation for losses “incurred to the business” as well as for “emotional distress and stress”: *ibid.*

[40] The allegations are sparse in terms of detail. They do not disclose the type of business arrangement that the respondents claim to have made with the Arcands. They also do not specify the nature of any purported agreement relating to the downstairs commercial units. However, the trial judge relied on the statements in the application as evidence that the respondents honestly believed they had a right to occupy the commercial space based on a verbal agreement with Marius Arcand.

réponses comme preuve de quelque chose de plus — par exemple, du fait que les intimés pourraient avoir conclu un accord avec Marius Arcand. Ainsi, le témoignage de son fils Jean-Marc ne peut être utilisé pour évaluer si la défense d’apparence de droit alléguée franchit le seuil de la vraisemblance. Soit dit en tout respect, la juge du procès a commis une erreur de droit en concluant autrement.

(2) La demande présentée à la Cour des petites créances

[39] Le 14 janvier 2011, les intimés ont intenté un recours devant la Cour des petites créances. Ils demandaient que Jean-Marc et Marius Arcand soient condamnés à leur verser la somme de 7 000 \$ en dommages-intérêts (« la demande »). Dans la demande en question, les intimés ont allégué, entre autres, que les Arcand les avaient incités à conclure un accord commercial sous de faux prétextes et que Jean-Marc [TRADUCTION] « [avait] sciemment et consciemment permis [. . .] que Marius continue à louer les espaces résidentiels et commerciaux, sachant parfaitement que ce dernier n’[était] plus en mesure de s’acquitter de telles obligations juridiques, en raison de sa santé mentale » : d.a., vol. XI, p. 17. Les intimés ont également soutenu que les Arcand avaient failli « à l’obligation qui leur incombait en application de la loi et conformément à la réglementation en matière de santé de mettre la propriété en bon état de fonctionnement » et « [d]e remplacer [. . .] les biens et produits » qui avaient été endommagés par l’eau : *ibid.* Ils sollicitaient un dédommagement pour les pertes « subies par le commerce » de même que pour « la détresse psychologique et le stress qu’ils ont subis » : *ibid.*

[40] Les allégations ne fournissent que peu de détails. Elles ne révèlent pas le type d’entente commerciale que les intimés soutiennent avoir conclue avec les Arcand. Elles ne précisent pas non plus la nature de quelque soi-disant accord quant aux locaux commerciaux du rez-de-chaussée. Malgré cela, la juge du procès s’est fondée sur les affirmations contenues dans la demande comme preuve que les intimés croyaient sincèrement avoir le droit d’occuper l’espace commercial sur la foi d’un accord verbal conclu avec Marius Arcand.

[41] Out-of-court statements made by an accused and adduced for their exculpatory value are subject to the general exclusionary rule against hearsay: see *R. v. Rojas*, 2008 SCC 56, [2008] 3 S.C.R. 111, at paras. 36-37. They are typically inadmissible for the truth of their contents because they are regarded as self-serving and lacking in probative value: *ibid.* In this case, however, it was the Crown, and not the respondents, who introduced the small claims application into evidence, and following *Rojas*, both the Crown and the respondents could rely on it for the truth of its contents.

[42] Here, in determining that the requisite evidential foundation for the colour of right defence had been met, the trial judge relied on two pieces of evidence. One of these — Jean-Marc Arcand's lack of knowledge of what his father may have done — was clearly of no value and should not have been considered. The trial judge erred in law in doing so. The trial judge's error in factoring Jean-Marc Arcand's evidence into the air of reality assessment might reasonably be thought to have had a material bearing on the overall colour of right issue, and thus on the resulting acquittals in respect of the February 1 breaking and entering charges: *R. v. Graveline*, 2006 SCC 16, [2006] 1 S.C.R. 609, at para. 14. Accordingly, the Crown has met its burden of establishing that a new trial on these charges is warranted. I therefore agree with Thibault J.A.'s conclusion on this point.

B. *Ms. Farrell's February 1 Charge of Assaulting a Police Officer*

[43] The trial judge held that Ms. Farrell was acting in lawful self-defence when she hit Sergeant Barbeau. Regrettably, her discussion on this point is cursory. She did not refer to any of the self-defence provisions in the *Criminal Code*, nor offer any detailed analysis. Despite the lack of analysis, it is evident that the trial judge's conclusion hinges on her

[41] Les déclarations extrajudiciaires d'un accusé invoquées pour leur valeur disculpatoire sont sujettes à la règle générale d'exclusion du ouï-dire : voir *R. c. Rojas*, 2008 CSC 56, [2008] 3 R.C.S. 111, par. 36-37. Typiquement, elles sont inadmissibles pour prouver la véracité de leur contenu parce qu'elles sont considérées comme intéressées et dépourvues de valeur probante : *ibid.* Dans la présente affaire, toutefois, c'est le ministère public, et non les intimés, qui a produit en preuve la demande aux petites créances et donc, suivant *Rojas*, tant le ministère public que les intimés pouvaient se fonder sur elle pour prouver la véracité de son contenu.

[42] En l'espèce, pour juger de l'existence du fondement probant requis pour étayer une défense d'apparence de droit, la juge du procès s'est fondée sur deux éléments de preuve. Un d'entre eux — soit que Jean-Marc Arcand ignorait ce que son père avait pu faire — n'avait manifestement aucune valeur et n'aurait pas dû être pris en considération. Ce faisant, la juge du procès a commis une erreur de droit. On pourrait raisonnablement penser que cette erreur de la juge du procès dans son évaluation de la vraisemblance a eu une incidence significative sur l'ensemble de la question de l'apparence de droit, et donc sur les acquittements qui en ont résulté en ce qui a trait aux chefs d'accusation d'introduction par effraction relatifs aux événements qui se seraient déroulés le 1^{er} février : *R. c. Graveline*, 2006 CSC 16, [2006] 1 R.C.S. 609, par. 14. Le ministère public s'est donc acquitté du fardeau qui lui incomrait de démontrer qu'il y a lieu de tenir un nouveau procès quant à ces chefs d'accusation. Je suis donc d'accord avec la conclusion de la juge Thibault à cet égard.

B. *L'accusation portée contre M^{me} Farrell pour voies de fait contre un agent de la paix qui seraient survenues le 1^{er} février*

[43] La juge du procès a affirmé que M^{me} Farrell avait agi en légitime défense lorsqu'elle a frappé le sergent Barbeau. Malheureusement, ses propos sur le sujet sont laconiques. Elle n'a fait référence à aucune des dispositions du *Code criminel* relatives à la légitime défense. Elle n'a pas non plus fourni d'analyse détaillée. En dépit des lacunes de son

finding that Ms. Farrell “reacted in order to protect Mr. Simpson” whom “she felt . . . had been unlawfully assaulted by the police officer”: A.R., vol. I, at p. 19. The Court of Appeal’s reasons make no mention of this finding. However, Thibault J.A. concluded that a new trial should be ordered on all charges, and I agree. As I will explain, the trial judge’s error on the colour of right issue carries over and taints Ms. Farrell’s acquittal on the charge of assaulting a police officer.

[44] The acquittal on Ms. Farrell’s assault charge turns on the finding that she honestly believed Mr. Simpson was being unlawfully assaulted. According to the trial judge, Ms. Farrell felt that it was unlawful for the police officers to restrain Mr. Simpson and place him under arrest for having attacked them inside the commercial space, and this prompted her to hit Sergeant Barbeau. Implicit in this finding is an additional one: that Ms. Farrell honestly believed that she and Mr. Simpson had a right to occupy the commercial space and, by extension, a right to repel the police — and that when Mr. Simpson attacked Sergeant Barbeau and later resisted arrest, he was within his rights to do so. However, as I have discussed, it is questionable whether the colour of right finding can be sustained on the evidence that was properly before the trial judge.¹

[45] Suffice it to say that, in the context of this case, the colour of right finding was inextricably linked to the finding that Ms. Farrell acted in self-defence. Absent a colour of right defence, there could be no basis for the respondents’ purported belief that they had a right to repel the police. It follows that, at a minimum, the trial judge’s error on colour of right taints her finding that Ms. Farrell

¹ As an aside, I question whether “colour of right” could provide a basis in law for self-defence if the police officers were lawfully entitled to enter and search the premises. That matter is best left for the new trial, should it be raised.

analyse, il est évident que la conclusion de la juge du procès s’articule autour de son autre conclusion selon laquelle M^{me} Farrell [TRADUCTION] « a réagi pour protéger M. Simpson » qui, « selon elle, [. . .] avait été illégalement attaqué par le policier » : d.a., vol. I, p. 19. Les motifs de la Cour d’appel sont muets quant à cette conclusion. La juge Thibault a conclu, pour sa part, qu’il y aurait lieu d’ordonner la tenue d’un nouveau procès quant à tous les chefs d’accusation et je suis d’accord avec elle. Comme je l’expliquerai, l’erreur de la juge du procès quant à la question de l’apparence de droit se reporte sur l’acquittal de M^{me} Farrell quant à l’accusation de voies de fait sur un agent de la paix et le teinte.

[44] L’acquittal de M^{me} Farrell quant à l’accusation de voies de fait était tributaire de la conclusion selon laquelle elle croyait sincèrement que M. Simpson se faisait illégalement attaquer. Pour la juge du procès, M^{me} Farrell a eu le sentiment qu’il était illégal que les policiers maîtrisent M. Simpson et le mettent en état d’arrestation pour les avoir attaqués dans l’espace commercial, et c’est ce qui l’a incitée à frapper le sergent Barbeau. Une telle conclusion impliquait en outre que M^{me} Farrell croyait sincèrement qu’elle et M. Simpson avaient le droit d’occuper l’espace commercial et, par voie de conséquence, le droit de repousser les policiers — et que lorsque M. Simpson a attaqué le sergent Barbeau et ensuite résisté à son arrestation, qu’il était en droit d’agir ainsi. Or, comme je l’ai mentionné, il n’est pas certain que la conclusion relative à l’apparence de droit puisse s’appuyer sur la preuve dont la juge du procès a été dûment saisie¹.

[45] Dans le contexte de la présente affaire, il suffit de mentionner que la conclusion relative à l’apparence de droit était inextricablement liée à celle selon laquelle M^{me} Farrell a agi en légitime défense. Sans apparence de droit, la croyance présumée des intimés voulant qu’ils avaient le droit de repousser les policiers n’aurait eu aucun fondement. Ainsi, l’erreur de la juge du procès quant à l’apparence

¹ En passant, je me demande si « l’apparence de droit » pourrait, en droit, fonder la légitime défense si les policiers étaient autorisés par la loi à entrer sur les lieux et à les fouiller. Si elle devait être soulevée, il convient que cette question soit examinée dans le cadre du nouveau procès.

acted in self-defence. As this error might reasonably be thought to have had a material bearing on Ms. Farrell's acquittal on the assault charge, I would order a new trial on that charge as well.

C. *Mr. Simpson's February 1 Assault and Drug Possession Charges*

[46] The trial judge held that the respondents' s. 8 rights were violated. She excluded all evidence of what occurred inside the commercial space, including the fact that Mr. Simpson attacked Sergeant Barbeau. She also excluded the evidence of the drugs in his possession. This led her to acquit Mr. Simpson on the charges of assault with a weapon, assault of a police officer, and the two drug possession counts. The Court of Appeal did not explicitly address the s. 8 issue. Given that the majority upheld the acquittals on these charges, I take it to have concluded that the trial judge did not err in her s. 8 finding or in the resulting exclusion of evidence. With respect, I disagree. I am satisfied that the trial judge's error on the colour of right issue again taints Mr. Simpson's acquittals on the assault and drug possession charges and requires, as Thibault J.A. concluded, that a new trial be directed on these charges as well.

[47] Section 8 of the *Charter* only confers protection against unreasonable searches and seizures to the extent that an individual establishes a reasonable expectation of privacy: *Hunter v. Southam Inc.*, [1984] 2 S.C.R. 145, at p. 159. It is the claimant who bears the burden of demonstrating this expectation on a balance of probabilities: *R. v. Edwards*, [1996] 1 S.C.R. 128, at para. 45. In determining whether this burden has been met, the court must

de droit a, à tout le moins, teinté sa conclusion selon laquelle M^{me} Farrell a agi en légitime défense. Puisqu'on peut raisonnablement penser que cette erreur a eu une incidence significative sur l'acquiescement de cette dernière quant au chef de voies de fait, je suis d'avis d'ordonner la tenue d'un nouveau procès également quant à celui-ci.

C. *Les accusations portées contre M. Simpson pour voies de fait et possession de drogue quant aux événements qui seraient survenus le 1^{er} février*

[46] La juge du procès a conclu que les droits des intimés protégés par l'art. 8 avaient été violés. Elle a exclu tous les éléments de preuve concernant ce qui s'est produit à l'intérieur de l'espace commercial, y compris le fait que M. Simpson avait attaqué le sergent Barbeau. Elle a également exclu la preuve concernant la drogue que M. Simpson avait en sa possession. Elle a donc acquitté ce dernier quant aux chefs d'agression armée et de voies de fait contre un agent de la paix ainsi que quant aux deux chefs de possession de drogue. La Cour d'appel n'a pas traité explicitement de la question de l'art. 8. Cela dit, puisque les juges majoritaires ont confirmé les acquittements quant à ces chefs d'accusation, j'en déduis qu'ils ont conclu que la juge du procès n'a pas commis d'erreur quant à sa conclusion relative à l'art. 8 ou quant à l'exclusion d'éléments de preuve qui en a découlé. Soit dit en tout respect, je ne suis pas d'accord. Je suis convaincu que l'erreur commise par la juge du procès quant à la question de l'apparence de droit a également eu une incidence sur les acquittements de M. Simpson quant aux accusations de voies de fait et de possession de drogue et nécessite, comme l'a conclu la juge Thibault, que nous ordonnions la tenue d'un nouveau procès aussi pour ces chefs d'accusation.

[47] L'article 8 de la *Charte* ne confère une protection contre les fouilles, les perquisitions et les saisies abusives que dans la mesure où un individu fait la preuve d'une attente raisonnable en matière de respect de sa vie privée : *Hunter c. Southam Inc.*, [1984] 2 R.C.S. 145, p. 159. C'est à celui qui invoque la violation de la *Charte* qu'incombe le fardeau d'établir selon la prépondérance des probabilités l'existence de l'attente en question : *R. c.*

assess the totality of the circumstances, with particular emphasis on the existence of a subjective expectation of privacy and the objective reasonableness of that expectation: *R. v. Tessling*, 2004 SCC 67, [2004] 3 S.C.R. 432, at para. 19; *Edwards*, at para. 45.

[48] The trial judge did not carry out a full s. 8 analysis. Notably, she did not discuss whether the respondents had a reasonable expectation of privacy in the commercial space, thereby engaging the protection of s. 8. Rather, in finding a s. 8 violation, she appears to have assumed that s. 8 was properly engaged. The Court of Appeal seemingly agreed, but Thibault J.A. can be taken to have disagreed on this point.

[49] The lack of analysis in the courts below has left this Court in the difficult position of examining, for the first time, the basis for the trial judge's conclusion that s. 8 was engaged. While I am loath to speculate on the trial judge's reasoning, it would appear that her implicit finding of a reasonable expectation of privacy was influenced by her colour of right analysis. As noted, in the course of that brief analysis, the trial judge stated that the respondents had at least "an appearance of right" or "reasonably thought" they had a right to be in the commercial space. However, as I have explained, that finding is questionable in light of the trial judge's erroneous reliance on Jean-Marc Arcand's testimony. To the extent that the evidential foundation for the colour of right defence is put into question, any implicit finding of a reasonable expectation of privacy is also suspect.

Edwards, [1996] 1 R.C.S. 128, par. 45. Pour déterminer si l'accusé s'est acquitté de ce fardeau, la cour doit examiner l'ensemble des circonstances, en portant une attention particulière sur l'existence d'une attente subjective en matière de respect de la vie privée et du caractère raisonnable de l'attente, sur le plan objectif : *R. c. Tessling*, 2004 CSC 67, [2004] 3 R.C.S. 432, par. 19; *Edwards*, par. 45.

[48] La juge du procès n'a pas procédé à une analyse exhaustive fondée sur l'art. 8. Elle n'a pas traité, notamment, de la question de savoir si les intimés avaient une attente raisonnable en matière de respect de la vie privée lorsqu'ils se trouvaient dans l'espace commercial, ce qui aurait mis en jeu la protection garantie par l'art. 8. En concluant à la violation de l'art. 8, elle semble plutôt avoir tenu pour acquis que cette protection avait été déclenchée régulièrement. Il semble que la Cour d'appel était d'accord, mais on peut tenir pour acquis que, à cet égard, la juge Thibault pourrait ne pas l'avoir été.

[49] Faute de ces analyses par les tribunaux d'instances inférieures, la Cour se retrouve dans la position difficile d'examiner, pour la première fois, le fondement de la conclusion de la juge du procès selon laquelle la garantie prévue à l'art. 8 s'appliquait. Bien qu'il me répugne d'avancer des hypothèses sur le raisonnement de la juge du procès, il semble que sa conclusion implicite quant à l'existence d'une attente raisonnable en matière de respect de la vie privée a été influencée par l'analyse qu'elle a faite de l'apparence de droit. Comme je l'ai déjà souligné, dans le cadre de cette brève analyse, la juge du procès a affirmé que les intimés avaient à tout le moins [TRADUCTION] « une apparence de droit » ou « croyaient raisonnablement » qu'ils avaient le droit d'occuper l'espace commercial. Or, comme je l'ai expliqué, cette conclusion peut être remise en question à la lumière du fait que la juge du procès s'est fondée, à tort, sur le témoignage de Jean-Marc Arcand. Dans la mesure où le fondement probant de la défense d'apparence de droit est remis en question, toute conclusion implicite quant à l'existence d'une attente raisonnable en matière de vie privée est également suspecte.

[50] I should further emphasize that, even if the trial judge was left in a state of reasonable doubt as to the existence of a colour of right, it does not follow that the respondents discharged their burden of demonstrating, on a balance of probabilities, that they had a reasonable expectation of privacy in the commercial space. This is because the evidential burden of showing an air of reality on colour of right is lower than the persuasive burden of establishing that s. 8 is engaged. Furthermore, a finding that the respondents had a colour of right could only assist them in advancing the position that they had a *subjective* expectation of privacy. To engage s. 8, the respondents had to go one step further — they had to show that this expectation was *objectively reasonable*.

[51] Although an individual need not show a proprietary or possessory interest in a place in order to establish a reasonable expectation of privacy, this Court has held that the fact that the accused is a trespasser or otherwise has a tenuous connection to the place in question may, when considered in the totality of the circumstances, significantly undermine any reasonable expectation of privacy: *Edwards*, at para. 43; *R. v. Lauda*, [1998] 2 S.C.R. 683, at para. 1; *R. v. Belnavis*, [1997] 3 S.C.R. 341, at paras. 20-22.

[52] For present purposes, I need not come to a final conclusion as to whether a reasonable expectation of privacy was established here. As I have stated, the trial judge's error on the colour of right issue brings into doubt whether there was a subjective expectation of privacy, much less a reasonable one, on the facts of this case. To the extent that s. 8 was not properly engaged, the trial judge was not in a position to exclude any evidence. Accordingly, the trial judge's error might reasonably be thought to have had a material bearing on the acquittals, and

[50] Je dois en outre insister sur le fait que, même si la juge du procès avait eu un doute raisonnable quant à l'existence d'une apparence de droit, cela ne signifie pas que les intimés se seraient déchargés de leur fardeau de démontrer, selon la prépondérance des probabilités, qu'ils avaient une attente raisonnable sur le plan de la vie privée lorsqu'ils se trouvaient dans l'espace commercial. Cela découle du fait que le fardeau de preuve quant à la démonstration de la vraisemblance d'une apparence de droit est moins exigeant que le fardeau de persuasion qui incombe à celui qui cherche à démontrer que la protection prévue à l'art. 8 est enclenchée. En outre, une conclusion selon laquelle les intimés avaient une apparence de droit ne pourrait les aider qu'à faire la preuve qu'ils avaient une attente *subjective* en matière de respect de la vie privée. Or, pour que l'art. 8 s'applique, les intimés devaient franchir un pas de plus — ils devaient démontrer que cette attente était *raisonnable sur le plan objectif*.

[51] Même si un individu n'a pas à démontrer un droit de propriété ou de possession quant à un endroit pour faire la preuve d'une attente raisonnable en matière de respect de sa vie privée, la Cour a déjà affirmé que le fait pour un accusé d'être intrus dans l'endroit en cause ou d'avoir autrement un lien tenu avec lui peut, compte tenu de l'ensemble des circonstances, miner considérablement toute attente raisonnable quant au respect de sa vie privée : *Edwards*, par. 43; *R. c. Lauda*, [1998] 2 R.C.S. 683, par. 1; *R. c. Belnavis*, [1997] 3 R.C.S. 341, par. 20-22.

[52] Pour les besoins du présent pourvoi, je n'ai pas à tirer de conclusion définitive quant à la preuve ou non d'une attente raisonnable quant au respect de la vie privée en l'espèce. Comme je l'ai mentionné, compte tenu des faits de la présente affaire, l'erreur de la juge du procès quant à la question de l'apparence de droit sème un doute relativement à l'existence d'une attente subjective de respect de la vie privée, et encore plus quant à l'existence d'une attente raisonnable. Dans la mesure où l'application de l'art. 8 n'a pas été régulièrement enclenchée, la

I would order a new trial on Mr. Simpson's assault and drug possession charges.

[53] In these circumstances, I consider it prudent to leave for a new trial the issue of whether the inspector was lawfully entitled to enter the premises under the authority of municipal bylaws and whether the police were lawfully entitled to accompany the inspector and conduct a search of the premises. That important legal issue was not fully addressed by the trial judge or the Court of Appeal, and it is one that should be assessed on a proper record after full legal argument and analysis.

D. Colour of Right Defence Relating to the February 18 Breaking and Entering Charges

[54] As noted, neither the trial judge nor the Court of Appeal distinguished between the first and second set of breaking and entering charges. However, given that Thibault J.A. would have ordered a new trial on all charges, I will address the February 18 breaking and entering charges specifically. In my respectful view, the trial judge should have analyzed the events of February 18 separately from those of February 1. I find it difficult to conceive that the respondents had an honest belief in their right to occupy the commercial space on February 18. The undisputed evidence shows that, on February 9, non-occupation notices were plastered on the entrances to the commercial space. These notices clearly indicated that no one was to enter the premises. In spite of this, the respondents returned to the ground floor of the building and began residing in it once again. However, because the Crown did not

juge du procès n'était pas autorisée à exclure quelque élément de preuve que ce soit. Ainsi, on peut raisonnablement penser que l'erreur de la juge du procès a eu une incidence significative sur la décision d'acquitter les intimés et je suis d'avis d'ordonner la tenue d'un nouveau procès quant aux accusations de voies de fait et de possession de drogue portées contre M. Simpson.

[53] Dans les circonstances, j'estime qu'il convient de laisser en suspens les questions de savoir, d'une part, si l'inspecteur était autorisé par les règlements municipaux à entrer sur les lieux et, d'autre part, si les policiers avaient, eux, le droit d'accompagner l'inspecteur et de fouiller et perquisitionner les lieux, pour qu'elles soient tranchées à l'issue du nouveau procès. Ces questions de droit importantes n'ont été traitées de manière exhaustive ni par la juge du procès ni par la Cour d'appel. Or, elles sont de celles qui devraient être examinées sur la base d'un dossier monté en bonne et due forme ainsi qu'au terme d'une présentation complète des arguments de droit à faire valoir et d'une analyse exhaustive des enjeux.

D. Défense d'apparence de droit quant aux chefs d'introduction par effraction relatifs aux événements qui se seraient déroulés le 18 février

[54] Comme je l'ai déjà mentionné, ni la juge du procès ni la Cour d'appel n'ont fait de distinction entre la première et la seconde série d'accusations d'introduction par effraction. Cependant, comme la juge Thibault aurait ordonné la tenue d'un nouveau procès relativement à tous les chefs d'accusation, je vais traiter spécifiquement des accusations d'introduction par effraction qui seraient survenues le 18 février. Soit dit en tout respect, la juge du procès aurait dû faire des analyses séparées des événements du 1^{er} février et de ceux du 18 du même mois. En effet, j'estime qu'il est difficile de concevoir que les intimés aient cru sincèrement qu'ils avaient le droit d'occuper l'espace commercial le 18 février. Selon la preuve non contredite, le 9 février, des avis de non-utilisation ont été placardés sur les entrées de l'espace commercial. Ces avis indiquaient clairement que personne ne pouvait entrer sur les lieux.

request an alternate remedy, I would send the February 18 breaking and entering charges back for a new trial along with the remaining charges.

V. Conclusion

[55] I would allow the appeal, set aside the acquittals, and order a new trial on all charges.

Appeal allowed.

Solicitor for the appellant: Director of Criminal and Penal Prosecutions of Quebec, Montréal.

Andrew Simpson, on his own behalf.

Kizzy-Ann Farrell, on her own behalf.

Solicitors appointed by the Court as amicus curiae: Desrosiers, Joncas, Nouraie, Massicotte, Montréal.

Solicitors for the interveners: Dagenais Gagnier Biron, Montréal.

Or, malgré cela, les intimés se sont réinstallés au rez-de-chaussée de l'édifice pour y résider. Cela dit, puisque le ministère public n'a pas demandé une autre mesure de réparation, je suis d'avis de renvoyer les accusations d'introduction par effraction relatives aux événements qui se seraient déroulés le 18 février au tribunal de première instance pour qu'il en soit jugé dans le cadre d'un nouveau procès en même temps que des autres accusations.

V. Conclusion

[55] Je suis d'avis d'accueillir l'appel, d'annuler les acquittements et d'ordonner la tenue d'un nouveau procès quant à tous les chefs d'accusation.

Pourvoi accueilli.

Procureur de l'appelante : Directeur des poursuites criminelles et pénales du Québec, Montréal.

Andrew Simpson, pour son propre compte.

Kizzy-Ann Farrell, pour son propre compte.

Procureurs nommés par la Cour en qualité d'amicus curiae : Desrosiers, Joncas, Nouraie, Massicotte, Montréal.

Procureurs de l'intervenante : Dagenais Gagnier Biron, Montréal.